

LE POTLACH

La première condition pour changer la réalité consiste à la connaître.

ÉDUCATION

Le sous-financement universitaire

par **Charlène Guertin**

Depuis quelques mois, la tension monte entre le gouvernement et les étudiants du niveau universitaire. Tout débute au printemps dernier lorsque le dégel des frais de scolarité est décrété par l'administration Charest. Suite à ce dégel, une augmentation progressive des frais est mise sur pied et les étudiants se voient imposer en moyenne une augmentation de 50\$ par session pour atteindre au final le 500\$ par année visé par le gouvernement. Autrement dit, d'ici 5 ans, un étudiant se verra payer son baccalauréat de trois ans 1500\$ de plus que ce que devaient payer les étudiants avant le dégel des frais de scolarité. Il faut aussi garder en tête qu'un dégel ouvre la porte à n'importe quelle autre hausse des frais de scolarité dans le futur.

Le sous-financement universitaire par le gouvernement pousse les universités, n'ayant plus accès à de l'argent de l'État, à aller en collecter ailleurs et à réclamer une contribution étudiante toujours plus grande. Nous en avons eu un exemple cet hiver avec la volonté de l'Université Laval de hausser des frais technologiques de 1,65\$/crédit à 5\$/crédit. Un référendum (plutôt précipité) a été proposé par l'Université Laval, et le résultat a été clair : 80% des répondants se sont opposés à cette augmentation. Cependant, l'établissement ne s'est aucunement préoccupé de ce résultat et est quand même allée de l'avant avec cette augmentation. La communauté universitaire du campus a rapidement fait savoir son désaccord vis-à-vis la décision de la direction par différentes actions symboliques comme la campagne du 102\$, qui a lieu depuis 3 semaines. Dernièrement, la ministre Michèle Courchesne s'est diamétralement opposée à cette hausse vertigineuse des frais technologiques et est intervenue dans ce dossier... Reste à voir comment cette situation aboutira finalement.

L'augmentation des différents frais afférents n'est pas unique à l'Université Laval. C'est malheureusement le lot de plusieurs autres campus dans la province. Depuis l'automne dernier, la communauté étudiante du Québec a travaillé très fort pour faire entendre sa voix auprès des dirigeants afin de faire pencher la balance en sa faveur. Différents moyens de pression ont été mis en place, mais aucun n'est toutefois parvenu à faire reculer le gouvernement. Nous, anthropologues initiateurs, avons même été les premiers l'automne dernier à déclencher

une grève générale qui a duré trois semaines, afin de défendre et de propager notre vision d'une éducation accessible pour tous au Québec. Nous avons également tenu à manifester notre désaccord et notre désarroi vis-à-vis une situation à laquelle nous nous opposons fermement : la marchandisation de l'éducation. Historiquement, chaque dégel des frais de scolarité au Québec a été suivi d'un désengagement de l'État. Ce désengagement pousse les universités à user de stratégies pour aller chercher des sous ailleurs, et les étudiants sont ceux qui doivent éponger ce déficit... Jusqu'à quand pourront-ils encore le faire ?

État de la mobilisation :

Pour la manifestation nationale à Québec le 21 février, plus de 40 000 étudiants et étudiantes étaient en grève et environ 1500 personnes ont marché de l'Université jusqu'au Parlement.

Associations en grève générale illimitée, en date du 21 février:

- Association facultaire étudiante des sciences humaines de l'UQAM (AFESH-UQAM)
 Depuis le 11 février
 AG de reconduction : 3 mars
 Nombre de membres : 5 400

- Association étudiante du module de science politique de l'UQAM (AEMSP-UQAM)
 Depuis le 21 février
 AG de reconduction : 5 mars
 Nombre de membres : 721

- Conseil étudiant d'animation et recherche culturelle de l'UQAM (CEARC-UQAM)
 Depuis le 19 février
 AG de reconduction : 4 mars
 Nombre de membres : 600

Soyez attentifs, l'AAÉA de l'Université Laval aura à prendre une décision sur la poursuite de ses actions au retour de la semaine de lecture.

D'autres associations étudiantes sur le campus de l'Université Laval et d'ailleurs se pencheront aussi sur cette question dans les prochaines semaines ! Les associations membres de l'ASSÉ viennent de décider en congrès de mettre fin à la campagne nationale de grève, mais la lutte pour une éducation gratuite et de qualité n'est pas perdue pour autant.

SOUS-FINANCEMENT UNIVERSITAIRE	1
L'ANTHROPOLOGUE ET L'ESPRIT	2
LA FACE CACHÉE DE L'IMAGE	2
IDENTITÉ PALESTINIENNE	3
LE QUÉBEC VERS LA GLOBALISATION	6
ALLERGIES ANTHROPOLOGIQUES	7
10 RAISONS POUR.....	8

SOUVENIRS DU COLLOQUE ANTHROPOLOGIE ET SOCIÉTÉS DE NOVEMBRE 2007



Photos Moïse Marcoux-Chabot et Gopesa Paquette

CONTE POPULAIRE - DEUXIÈME PARTIE

L'anthropologue et l'esprit

par Maxime Lamoureux

Résumé de l'épisode précédent : notre anti-célèbre étudiant en anthropologie, Marcel, s'est fait parachuter dans la jungle par son professeur machiavélique, s'est perdu et a épuisé toutes ses réserves de nourriture. Au moment où il allait tout abandonner, un certain Derwyn le rejoint et lui fait une curieuse proposition : celui de devenir son disciple.

[...] À l'article de la mort, ce genre de question semble si simple.

« Vos désirs sont des ordres, je deviendrai votre disciple, répondit Marcel, sans se questionner davantage. »

Un sourire illumina le visage de Derwyn. Il leva les bras au ciel et psalmodia une formule aux allures gutturales. Aussitôt, au loin dans le firmament, un objet lumineux sembla se rapprocher, grossit, grossit, grossit, jusqu'à assombrir le ciel de sa taille démesurée, puis demeura en suspension au-dessus d'eux. On aurait dit une énorme boule gélatineuse venue des profondeurs de l'univers.

– Ton mentor arrive !, cria Derwyn pour couvrir tout le tumulte. Écoute-le comme s'il s'agissait de moi. Il te montrera à devenir un vrai anthropologue.

À ce moment, la terre se mit à trembler, si forte-

ment que Marcel perdit l'équilibre, tomba à la renverse et se cogna durement la tête sur le sol. Tout disparut dans un nuage blanc, un voile noir et une explosion lumineuse multicolore.

Lorsque le jeune étudiant se réveilla, Derwyn s'était envolé. Il était au-delà de la faim, comme si on lui avait arraché l'estomac en n'y laissant qu'un trou béant. L'auto-anthropophagie, il commençait à l'envisager, et ce n'était pas pour les amateurs. Aussi bien se manger lui-même plutôt que de servir de nourriture à quelconque bête féroce qui rôdait dans cette jungle maudite...

Marcel tenta de passer de la position couchée à la position assise. Après deux tentatives vaines, il abandonna cette idée risquée. Il était trop faible ! Il était sans moyens, seul et perdu ! Il aurait tellement dû faire les scouts dans sa jeunesse !

Soudain, un bruit derrière le fit se retourner et une silhouette humaine se détacha d'entre les arbres tout en s'avançant dans sa direction. Enfin ! On venait le chercher ! Il était sauvé ! Mais en examinant son sauveur de plus près, le jeune anthropologue poussa un faible cri. En effet, l'homme, si c'en était bien un, au lieu d'avoir une peau lisse et uniforme, était recouvert d'écaillures rouges ! Sur les deux côtés de sa gorge, des branchies s'ouvraient et se refermaient à un rythme régulier, reliés par un système complexe à un module externe attaché dans son dos et qui, Marcel le devina rapidement, renfermait de l'eau.

Bien qu'effrayante, la créature ne semblait pas du tout hostile. Au contraire, il émanait de son être une aura hypnotique, une quiétude contagieuse, et une intense odeur de métal salé. Curieux par culture, Marcel entâma la conversation,

mais encore une fois ses lèvres remuèrent sans qu'aucun son n'en sorte. L'étrange étranger le salua en retour. Il avait un fort accent et Marcel ne put en déceler la provenance.

– Salut, je m'appelle Starky, anthropologue du cosmos spécialisé en terrain exotique. Je viens de loin et ma planète, OcéAniCk, entreprend une vaste campagne universelle de recensement. Je prépare présentement un vaste travail de recherche sur le peuple terrien et maître Derwyn m'a dit que tu ferais un excellent informateur. Je suis d'ailleurs parvenu, au prix de valeureux efforts, à apprendre votre langue parlée (car il est d'avis, et c'est celui de Marcel, que, tel que perpétué par tous les supports audiovisuels crédibles dont le thème aborde le sujet des extraterrestres, ceux-ci communiquent par télépathie et ont une physiologie qui les empêche d'utiliser leur bouche pour émettre des séries de sons continus). Mon travail à caractère supra-objectif s'étalera sur une centaine de vos années, un intervalle suffisant pour avoir une vue d'ensemble de votre planète. Une fois toutes mes observations effectuées, je retournerai chez moi pour regrouper les informations recueillies (à lire ici : « et des milliers de verbatims » (à lire ici : « toujours déléguer à quelque étudiants paumés »)), les analyser et les interpréter, puis je les archiverai pour les générations futures. Grâce à tous mes collègues anthropologues dispersés dans le cosmos, nous réaliserons la cartographie la complète possible de l'univers jamais produite !

« Fascinant », pensa Marcel, toujours à l'article de la mort.

À suivre !

La face cachée de l'image

par Rachel Bussièrès

Flash! Un faisceau lumineux apparaît sur scène, inondant de lumière un sujet se posant au milieu. Dans l'auditoire, tout est noir. Seul, l'acteur est visible. Ce cadre lumineux, représente-il la réalité du décor? Ne cache-t-il pas l'espace au-delà de cet éclairage? La mise en scène des objets, les personnages dissimulés derrière le rideau, les éclairagistes, l'échelle soutenant le preneur de son, les spectateurs ; tous ces éléments se cachent dans l'obscurité pour laisser place à l'action principale.

Un tel cadre lumineux a un rôle précis dans la mise en scène de cette pièce de théâtre. Il provient d'une perception émise par le concepteur mettant en relief certains éléments qu'il cherche à dévoiler. Cette notion de champ et hors-champ se présente également dans l'image. En effet, lorsque nous fabriquons une image, animée ou non, il faut faire un choix. Que se retrouvera-t-il

dans le champ? Que voulons-nous montrer? Où placerons-nous l'appareil photographique? La caméra? Les anthropologues François Laplantine et Mouloud Boukala ont évoqué la notion du visible et de l'invisible dans leur conférence du 7 novembre dernier, lors de la Journée Cinéma dans le cadre du Colloque Anthropologie et Sociétés, au Musée de la Civilisation. Montrer quelque chose, c'est en cacher une autre simultanément. La démarche anthropologique analyse cette reconfiguration du réel et la manière par laquelle elle participe à la formation de nouvelles subjectivités.

Le choix qu'effectue le « fabricant d'images » dans le cadrage du champ visuel se traduit par la particularité du regard qu'il pose sur la réalité. C'est sa version à lui, sa façon propre de montrer quelque chose aux spectateurs, ce qui le rend inévitablement transparent. C'est le regard subjectif qu'il porte sur le sujet et sa vision qu'il transmet aux autres. Il se vulnérabilise et dénuce sa pensée, cadrant spécifiquement cette dite réalité. Il dévoile sa vision du monde et sa disponibilité face à l'action qui se passe devant lui. C'est la manière de filmer l'autre qui lui en apprend sur lui-même. « Mais à quelle distance de moi commence l'autre? », se questionne

l'anthropologue Mouloud Boukala.

La perception de l'autre et la question du regard sont des constituants importants dans la compréhension de la construction sociale. Comment analyser ces échanges de regards? Comment agissent-ils sur les apparences, les gestes et les postures? Le regard entre deux individus peut établir une distance autant qu'un rapprochement. Il peut provoquer une tension, une compétition, une relation de pouvoir et d'asservissement, mais également une reconnaissance, de l'empathie, de la complicité, etc. Soit on anime le regard de l'autre, soit on le nie. La manière de porter son regard à l'autre découle de différentes perceptions dans le rapport entre ces deux personnes. L'œil qui regarde l'autre, c'est le reconnaître, mais c'est également, le besoin de se faire reconnaître. « Regardes-moie regarder en toi l'œil qui me verra. », affirme l'anthropologue Boulaka.

La relation entre l'observateur et l'observé est un thème récurant et primordial en anthropologie. À quelle distance l'observateur se place-t-il vis-à-vis celui qui est observé? Doit-on pratiquer la distanciation ou plutôt la proximité lorsque l'on

Suite à la page 3

décrit les événements? Jean Rouch, ethnologue initiateur du cinéma participatif, est loin de se dissimuler derrière la caméra. Il se propose plutôt comme protagoniste, intervenant avec les personnages et la caméra elle-même. Dans la présentation du film de Jean Rouch et de Depardon, lors de cette même conférence, on assiste à deux approches cinématographiques contraires. D'une part, Rouch impose une implication de la part du filmeur, la caméra à l'épaule, il cresse du regard le sujet par son instrument visuel. Il établit une proximité, une mobilité. Quant à Depardon, il

préconise l'absence de la caméra, refusant de la laisser paraître et sentir, oubliant même qu'elle existe en la gardant immobile.

L'expérience participative de Rouch confirme également le problème essentiel, issu de l'anthropologie visuelle, quant à l'authenticité et à la sincérité du protagoniste à partir du moment où il est mis en spectacle par la caméra. Comment savoir si le sujet ne « joue » pas son propre personnage? Comment décrire et observer, le plus honnêtement possible, les comportements qui

sont montrés à l'écran sans tomber dans le piège de la mise en scène fictive? Rouch entreprend de développer une certaine fiction en laissant les personnages évoquer leurs propres vérités. Ils en viennent à « jouer » une mise en scène en conservant toutefois leur propre conduite culturelle. Différents cinéastes entreprendront diverses manières pour montrer la vérité, mais ce problème de l'anthropologie visuelle n'est toutefois pas encore résolu. Les films, les photographies et les sites multimédias contribuent à complexifier la démarche anthropologique.

*«J'ai planté la patrie dans mes enfants pour qu'elle y pousse pour toujours.»
Un réfugié palestinien en Syrie*

L'IDENTITÉ PALESTINIENNE

Entre paradis imaginaire et enfer de l'exil

par Ariane Plaisance

J'ai séjourné en Syrie dans l'un des plus gros camps de réfugiés palestiniens du Moyen-Orient du 25 mai au 31 juillet 2007 dans le but de compléter une recherche portant sur la transmission de l'identité palestinienne en exil. Cette recherche s'inscrivait dans le cadre de ma formation pratique. Le projet s'est déroulé sur trois sessions, soit les sessions d'hiver, d'été et d'automne 2007. La session d'hiver 2007 fut consacrée à la préparation tant théorique que pratique de mon séjour sur le terrain. En ce qui a trait à la préparation théorique, j'ai réalisé une revue de la littérature portant sur la Syrie, la Palestine, l'identité et les réfugiés palestiniens. De plus, j'ai rencontré une anthropologue palestinienne, Yara El-Ghadban et préparé un modèle de recherche et un guide d'entrevue. Du côté de la préparation pratique au séjour, je suis entrée en contact avec plusieurs personnes vivant en Syrie, j'ai trouvé une famille qui allait m'accueillir à Yarmouk en plus d'effectuer les préparations habituelles pour un séjour à l'étranger. La session d'été 2007 a été l'occasion de séjourner sur le terrain, alors que la session d'automne 2007 a été consacrée à l'analyse des données et à la rédaction d'un rapport final dont voici quelques extraits.

J'ai donc résidé directement sur mon lieu de recherche dans une famille palestinienne où j'ai été accueillie à bras ouverts. La famille Faieq étant une famille très impliquée politiquement et socialement, j'ai eu plusieurs occasions de côtoyer des gens faisant partie de leur milieu social, du PFLP (Front Populaire de Libération de la Palestine) et de participer à des fêtes, à des excursions regroupant des Palestiniens. Définitivement, le fait d'être hébergé par une



Un dessin sur un mur d'une école de l'UNRWA

famille a grandement contribué à la réussite de mon séjour.

Dans le but de briser la glace avec mes interlocuteurs, j'ai choisi de commencer mes entrevues par une question plutôt générale. Il s'agissait d'expliquer comment et quand eux-mêmes, leurs parents ou leurs grands-parents sont partis de la Palestine. En plus de me servir d'introduction, cette question allait aussi me permettre d'observer la transmission du récit du départ. Au départ, je croyais que les plus jeunes ne connaîtraient pas nécessairement les détails concernant l'expulsion de leurs grands-parents ayant eu lieu il y a soixante ans. Or, presque tous les membres des deuxième et troisième générations pouvaient relater le récit du départ de leurs

parents de la Palestine en détails. Une seule personne affirma ignorer tout de cet événement et soutenue avoir acquis ses connaissances sur la Palestine par le biais des journaux et de la télévision. C'est ainsi que des jeunes dans le début de la vingtaine m'ont relaté un événement ayant eu lieu bien avant leur naissance. Sara, 23 ans, qui a vécu plusieurs années en Irak avant de revenir en Syrie à cause des événements actuels en Irak, a souvent entendu ses grands-parents parler des massacres et des viols qui ont poussé ses grands-parents à fuir leur terre. Ziad, 24 ans, m'a raconté que ses grands-parents vivaient dans la ville de Safad située au Nord-Est de la Palestine :

«Safad était la plus grande ville de l'entourage. Quand quelqu'un changeait de rue, on disait



La rue Haïfa qui porte le nom d'une ville de Palestine

qu'il immigrait. » (Homme, 3^{ème} génération, 3^{ème} entrevue semi-dirigée)

Les deux grands-mères de Ziad qui étaient des sœurs ont quitté leur ville en 1948 à dos de chameau en direction de la Syrie pour se rendre à Damas. Il parla de la misère que sa famille vécut au début et de la chance qu'ils avaient que son grand-père soit professeur et ait ainsi pu subvenir rapidement aux besoins de sa famille.

Selon moi et selon plusieurs de mes interlocuteurs, éduquer les plus jeunes générations sur la Palestine et sur le drame qu'ont vécu leurs ancêtres est une manière de faire vivre l'identité palestinienne malgré l'exil prolongé. Ce moyen de transmission ne risque pas de s'éteindre de sitôt puisque les jeunes enfants reçoivent encore les enseignements de leurs parents et de leurs grands-parents sur leurs origines. Samir, père de trois jeunes enfants m'expliqua que lorsqu'il entend parler de la Palestine à la télévision, il explique à ses enfants qu'il s'agit de leur pays et qu'un jour ils y retourneront, alors que Latifa, une grand-mère qui a quitté la Palestine en 1966 à l'âge 18 ans, témoigna qu'elle parle toujours de la Palestine à ses enfants et à ses petits-enfants même quand ils sont tout petits :

« Même les enfants de mes enfants parlent toujours de la Palestine. Je leur dit qu'ils ont une maison là-bas où ils auront chacun leur chambre. » (Femme, 1^{ère} génération, 10^{ème} entrevue semi-dirigée)

Alors que Ziad et les petits-enfants de Latifa n'ont jamais mis les pieds en Palestine, ils savent très bien ce à quoi ressemble leur village d'origine puisqu'il leur fut raconté maintes et maintes fois par leur entourage. Elias Sanbar, un historien, poète et militant de la cause palestinienne né à Haïfa en 1947, a décrit ainsi ce phénomène : « (...) des générations d'enfants nés au loin, privés de leur nom, apprennent dans leurs moindres détails les sentiers, les bâtisses, les champs, les arbres, les rochers, la flore et la faune de leur terre interdite ». (Sanbar, 2004 : 248) La mémoire du lieu d'origine associé à l'abondance, à la simplicité, au confort, ainsi que la mémoire du drame de la *Nakbah* s'unissent donc pour faire vivre l'espoir du retour chez les nouvelles générations nées en exil. Pour certains, la perte de la terre et l'espoir de la retrouver s'expriment de manière bien tangible puisqu'ils ont conservé jusqu'à aujourd'hui les clefs ou les titres de propriété de leur maison en Palestine :

« Les autres gens gardent les papiers de leur maison, les clefs dans l'espoir de rentrer un

jour. Quand ils meurent, ils les donnent à leurs enfants. » (Femme, 3^{ème} génération, 2^{ème} entrevue semi-dirigée)

Le pays perdu prend aussi vie dans la topographie. En effet, les noms des rues et des allées, des hôpitaux, des mosquées, ainsi que les noms des nombreux commerces du camp rappellent souvent les villes et les villages de Palestine tels Jénine, Jérusalem et Khalil. Parfois même les personnes portent les noms de leur pays d'origine comme Rima, dont le père vient de Beit Rima, un village près de Ramallah. Alors même que dès 1949, les membres de l'*Israel Exploration Society* s'efforcèrent d'allouer des noms hébreux à tous les lieux de la Palestine, (Sanbar, 2004 : 222) les Palestiniens recréaient ces mêmes lieux dans leur exil. De plus, de nombreux drapeaux palestiniens, posters à la mémoire des martyrs ou en l'honneur de leaders politique comme Yasser Arafat et Ahmad Saadat, ainsi que des dessins faits sur les murs des écoles primaires et des murs du camp, rappellent en tout temps la perte du territoire et la lutte pour le récupérer. Selon Mohamed Kamel Dorai, la fonction des camps de réfugiés ne se limite pas à un lieu d'habitation. Ils seraient, en effet, des espaces de développement économique pour les réfugiés, un lieu de mémoire et d'affirmation identitaire ainsi qu'un lieu d'exercice du pouvoir militaire et politique. (Dorai, 2006 :79)

En ne grandissant pas dans un camp, les Palestiniens sont privés d'un lieu de transmission de la mémoire et d'affirmation identitaire. Il n'est donc pas étonnant que le lieu de résidence dans un camp ait souvent été mentionné comme un élément qui entraîne la transmission de l'identité, alors qu'au contraire, ne pas vivre dans un camp a été identifié comme un obstacle à la transmission de l'identité. Pour Bassem, 25 ans, le fait d'avoir toujours vécu au camp, y avoir fréquenté une crèche d'enfants palestinienne, bâti des relations sociales avec des Palestiniens et rencontré sa future femme, contribue à faire de lui une personne à 100% palestinienne. D'ailleurs, il s'implique à temps plein dans la libération de son pays. Au contraire, Ziad, n'a pas grandi dans un camp et a connu son premier ami palestinien à l'université, ce qui, à son avis, nuit à la transmission de l'identité palestinienne :

« J'ai reçu une influence plus libérale de la part de mon père. Pour ceux qui vivent dans les camps, je crois que c'est plus facile de transmettre l'identité palestinienne. Je crois que vivre en dehors des camps nuit à la transmission. » (3^{ème} entrevue semi-dirigée, homme 3^{ème} génération)

Constat semblable pour Ihsan, un des rares chrétiens du camp dont les trois filles étudient dans une école chrétienne de Damas où elles ne côtoient pas d'autres Palestiniens. Il trouve plus difficile de transmettre son identité palestinienne à ses filles dans ce contexte d'autant plus qu'elles passent plusieurs heures par jour dans le transport entre la maison et l'école. D'ailleurs, pour Ihsan, l'identité chrétienne est plus importante à préserver que son identité palestinienne. Je lui ai demandé s'il trouvait important que ses filles se

marient avec des chrétiens :

« Oui, c'est sûr, la religion on n'est discute pas, c'est sûr qu'ils devront être chrétiens, mais ils peuvent être Palestiniens, Syriens, Canadiens ou Américains en autant qu'ils soient chrétiens. » (Homme, 2^{ème} génération, 2^{ème} entrevue ouverte)

Cette suprématie de la religion sur l'ethnicité avait été observée Saeed et al. dans une étude sur les immigrés pakistanais en Écosse chez qui l'identité musulmane prime sur toutes autres identités. (Saeed et al. 1999 in Sanders, 2002 : 344-345)

Une nuit, alors que nous souffrions toutes deux d'insomnie, Yasmina, ma traductrice âgée de 24 ans, me confia qu'elle avait très peur pour l'avenir de ses futurs enfants. Elle est fiancée avec un Palestinien qui possède un passeport égyptien qui lui permet seulement de résider en Syrie. La transmission du statut civil étant patrilinéaire, ses enfants seront automatiquement dans la même situation que lui. Yasmina ne peut tolérer l'idée que ses enfants devront grandir comme elle en Syrie dans un pays qu'elle ne considère pas comme le sien. Or, pour rien au monde elle n'immigrerait dans un pays où elle pourrait éventuellement obtenir une autre nationalité lui offrant plus de possibilités. Pour elle, comme pour plusieurs personnes, cela signifierait oublier le droit de retour et abandonner sa cause. Alors que pour d'autres, le fait d'obtenir un passeport étranger ne signifie pas mettre de côté leur identité palestinienne. Encore une fois, il existe une nette différence entre les gens vivant dans le camp et les gens vivant à l'extérieur. En effet, les gens résidant dans le camp voient bien souvent les Palestiniens qui prennent des passeports étrangers comme des traites, alors que ceux résidant à l'extérieur du camp acceptent plus facilement cette éventualité :

« Pour moi, juste de prendre la nationalité syrienne, ça signifie qu'ils oublient leur pays. En



Un poster de martyr sur un mur du camp

prenant la nationalité syrienne, ils oublient le droit de retour. » (Femme, 2^{ème} génération, 1^{ère} entrevue semi-dirigée)

« Ils ne se soucient pas de la cause. Ils n'ont pas l'accent palestinien comme nous, on ne peut pas savoir qu'ils sont Palestiniens. (...) Certains n'en ont rien à foutre. Ils ont eu une vie très tranquille et n'ont besoin de rien. Ils ne veulent pas penser à ceux qui meurent, à leur cause, ils ne pensent qu'à l'argent et à vivre comme des riches. » (Femme, 3^{ème} génération, 2^{ème} entrevue semi-dirigée)

Pourtant, Hakima, une grand-mère vivant à l'extérieur du camp m'a raconté que ses enfants et petits-enfants vivant aux États-Unis, au Japon et en Europe, continuent de s'identifier comme des Palestiniens même s'ils ont des passeports étrangers et vivent bien loin de la Palestine :

« Plusieurs Palestiniens ont des nationalités étrangères pour pouvoir voyager, mais à l'intérieur d'eux-mêmes ils sont encore des Palestiniens. » (Femme, 1^{ère} génération, 8^{ème} entrevue semi-dirigée)

Elle est fière que son fils qui vit aux États-Unis ait pu se rendre à Safad, dans sa ville d'origine, et lui ait rapporté de la terre, des roches et une branche d'arbre.

Le rêve de rentrer un jour en Palestine figure parmi les réponses les plus fréquentes données par les répondants lorsqu'ils sont questionnés sur leurs motivations à transmettre leur identité. Pour plusieurs, sans différenciation de lieu de résidence et d'âge, la vivacité de l'identité palestinienne est étroitement liée au droit de retour :

« Si on ne préserve pas notre identité, le droit de retour perd tout son sens. » (Femme 3^{ème} génération, 6^{ème} entrevue semi-dirigée,)

« C'est impossible de laisser tomber notre identité, car elle est liée au droit de retour dont nous rêvons toujours. » (Femme 1^{ère} génération, 10^{ème} entrevue semi-dirigée)

« Pour moi, le droit de retour est très important. Tout le monde à Damas vient de l'extérieur et retourne dans son village durant les fins de semaine. Moi, je n'ai nulle part où aller. Aussi longtemps que le droit de retour existera, l'identité vivra. » (Homme 3^{ème} génération, 3^{ème} entrevue semi-dirigée)

La doctorante en anthropologie d'origine palestinienne Yara El-Ghadban m'avait fait part lors de notre rencontre à Montréal en mars dernier que la cause commune des Palestiniens, soit la création d'un État palestinien, les motive à faire beaucoup d'effort pour préserver l'identité malgré l'exil et le passage du temps. Elle a d'ailleurs exprimé dans un article publié dans la (excellente) revue *Anthropologie et Sociétés* la motivation que le fait d'être palestinienne lui a parfois apporté :

« Quel bonheur d'avoir une cause, de se voir dans la grandeur des choses, d'aller au-delà du soi insignifiant pour une croyance plus haute : justice, droits humains – causes perdues, mais peu importe. Quelle meilleure motivation pour une écolière d'être désignée héroïne pour la



Des dessins d'enfant où l'on retrouve beaucoup de symboles de la résistance palestinienne

moindre des choses, de libérer son pays en faisant seulement son devoir. » (El-Ghadban, 2004, document électronique)

Elle s'était même questionnée sur ce qui arriverait de l'identité palestinienne après la création d'un État palestinien. Il ne fait aucun doute que l'espoir suscité par un potentiel retour en Palestine constitue un moteur de l'identité palestinienne.

Lors du colloque organisé par la revue *Anthropologie et Sociétés*, Esther Benbassa affirma que la communauté juive était maintenue grâce à la remémoration constante de la souffrance qu'ils ont subie au cours de l'histoire. À la suite de cette excellente conférence, je me suis questionnée sur la place de la souffrance dans le maintien de l'identité palestinienne en exil. Selon Jean-William Lapiere, il est fréquent que la mémoire de la souffrance agisse comme matière structurante d'une identité ethnique ou religieuse : « la mémoire arménienne mobilise la culture de ce groupe contre le négationnisme turc, la mémoire juive s'organise pour une part autour de la mémoire de la Shoah, face à l'antisémitisme et au négationnisme, la mémoire acadienne interprète «le Grand Dérangement»: la déportation de 1755. » (Jean-William Lapiere in Poutignat et Streiff-Fenart, 1995 :13) Je crois que la mémoire de la souffrance de la Nakbah et de l'exil agit aussi comme facteur d'unité sociale. Bien qu'elle ne soit pas remémorée dans des événements religieux comme chez les Juifs, cette souffrance est commémorée le 15 mai, jour de la *Nakbah* de 1948, dans une célébration plus politique que religieuse.

Mahmoud Darwich, un poète palestinien, a d'ailleurs appelé les autres poètes palestiniens à faire vivre la souffrance dans leur œuvre : « Il est temps que résonne la voix de l'individu palestinien, brisée, ambivalente, douloureuse. Le poète palestinien doit réintégrer son moi, et alors la tragédie palestinienne trouvera son expression la plus raffinée. » (Darwich, 1997 :49) La mémoire de la douleur de la Nakbah, de la perte de la terre, de la vie en exil et l'espoir du retour s'unissent dans le désir de faire vivre la Palestine dans le cœur des nouvelles générations. À la question portant sur leurs motivations à maintenir leur identité palestinienne, en plus du droit de retour, plusieurs personnes ont mentionné la souffrance

dans leur réponse. Omar, âgé de 63 ans a vécu l'horreur devant lui, c'est pour cela qu'il s'efforce de ne jamais oublier d'où il vient et de s'assurer que ses descendants ne l'oublient pas non plus. Pour lui, il ne s'agit pas d'un choix, mais bien d'un devoir :

« C'est un devoir et non pas un choix, chaque père doit apprendre à ses enfants ce qui est arrivé à ses ancêtres. J'ai planté la patrie dans mes enfants, dans leur sang pour qu'elle y coule toujours. » (Homme, 1^{ère} génération, 7^{ème} entrevue semi-dirigée)

Pour Bassam, de la troisième génération, la souffrance vécue par ses parents et grands-parents est aussi une raison de se souvenir de son pays et de continuer à militer pour sa libération :

« (...) souffrir fait que l'on se souvient plus, que l'on se souvient du droit de retour. Nous sommes sortis malgré nous et pas de notre plein gré. Notre souffrance fait que nous nous souviendrons toujours de notre pays. » (Homme, 3^{ème} génération, entrevue semi-dirigée)

L'identité palestinienne en exil, tout comme l'identité diasporique en général, est construite sur une ambiguïté. Ambiguïté entre le désir de rester Palestinien, de se différencier des Syriens, de se souvenir de son lieu d'origine et d'y retourner de même que le désir d'être accepté par la communauté d'accueil, de ne pas y subir de discrimination. Alain Médam a écrit que l'individu en diaspora doit vivre parmi les autres sans toutefois vivre tout à fait avec eux : « Pour chacun dans la diaspora, tout autant qu'il est impossible de vivre entièrement un territoire quelconque – de l'assumer pleinement et sans réserve – il s'avère impossible de ne pas vivre simultanément – bien que partiellement chaque fois – des territoires distincts et éloignés des autres. » (Médam, 1992 :16) Ambiguïté donc entre le désir d'être différent et semblable à la fois, car contrairement aux Palestiniens qui n'ont pas quitté leur territoire, pour qui l'Autre est un être totalement différent et qui de toute façon le rejette, les Palestiniens de Syrie vivent près de gens qui leur ressemblent et auxquels il serait relativement facile de s'intégrer. Voilà pourquoi ils doivent redoubler d'effort pour se différencier. Tout comme l'avait remarqué Yasmina Bouagga

dans une recherche portant aussi sur un camp en Syrie il y a lieu de parler d'une tension entre différenciation et la conscience d'une possible assimilation. Ils doivent rester suffisamment différents pour ne pas être assimilés tout en étant suffisamment semblables pour ne pas être rejetés : « De cette tension naît ce que l'on pourrait appeler une poétique de l'entre-deux, qui semble caractériser toute la perception de soi par les Palestiniens, et leur sentiment de précarité : ni en exil, ni installés. » (Bouagga, 2006, document électronique) Selon Latifa, les Palestiniens de Syrie sont plus attachés à leur culture que les Palestiniens de l'intérieur, en quelques sortes, ils sont plus Palestiniens que les Palestiniens. En effet, les pratiques culturelles des Palestiniens de Syrie assurent la survivance de leur différenciation face à l'Autre syrien tout comme la validité du droit de retour dépend de cette différenciation, alors que, dans le cas, des Palestiniens de l'intérieur, il ne risque pas d'être assimilés de sitôt à l'Autre israélien.

Durant ma formation pratique I, j'avais déduit que la construction de l'identité passe inévitablement par l'opposition à un ou à plusieurs *Autre(s)*, qui entraîne une dualité entre le *nous* et le *eux* : « La construction de l'identité (...) implique la construction d'opposés et d'autres dont l'ac-

tualité est toujours sujette à l'interprétation et à la réinterprétation continue de leurs différences avec *nous* ». (Saïd, 1997:36) J'avais identifié quelques *Autres* potentiels desquels l'identité palestinienne pourrait se différencier, comme les Syriens, les Israéliens, les Palestiniens qui vivent en Palestine, les Palestiniens qui vivent ailleurs dans le monde dont j'ai brièvement traité. Par contre, je ne m'étais pas douté de la présence d'un nouvel *Autre* qui semble prendre de plus en plus de place : les réfugiés irakiens. Alors qu'au départ, les réfugiés Palestiniens constituaient une vaste majorité des résidents du camp, depuis 2003, le nombre de réfugiés irakiens ne cesse d'augmenter à un point tel que les Palestiniens y seraient maintenant minoritaires. Cette situation semble causer beaucoup de problèmes aux Palestiniens qui se considèrent en quelques sortes comme les autochtones du camp. Apparemment, l'arrivée massive des réfugiés irakiens a causé de l'inflation et un manque flagrant de logements abordables et de nourriture disponible. Yasmina croit que la présence des Irakiens en Syrie n'est pas légitime, car contrairement aux Palestiniens, ils n'ont pas été forcés de partir, mais ont choisi de le faire. Il est intéressant de constater que les Israéliens légitiment parfois leur présence en Palestine en affirmant que les Arabes ont choisi de quitter leurs terres, alors que les Juifs, eux,

ont été forcés de quitter l'Europe. Comme quoi l'histoire semble se répéter sans cesse...

Des noms de village qui n'existent probablement plus résonnent ainsi à des kilomètres, à des années des lieux en question. En plus d'avoir été en grande partie remodelé par les Israéliens, la Palestine a inévitablement subi les conséquences du passage de 60 années. Or, les Palestiniens semblent entretenir le rêve de retourner dans une maison, dans un village, dans un pays qui n'existe plus. Les enfants de Lafita et tous les autres qui grandissent en pensant qu'un jour ils retourneront dans leur pays et qu'ils y trouveront une maison beaucoup plus grande et belle que celle qu'ils habitent maintenant, ne se font-ils pas éperdument mentir ? Lorsque les Palestiniens retrouveront leur territoire, ce n'est pas un paradis qui les attendra, mais plutôt tout un pays à reconstruire. La Palestine serait-elle devenu un paradis imaginaire qui aide à endurer la souffrance de l'exil ? Une simple métaphore comme l'a si bien dit Mahmoud Darwich ? Même si ce terrain m'apporta plus de questions que de réponses, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit d'une excellente occasion de mettre à profit les apprentissages réalisés au cours du baccalauréat. J'ai aussi pu réaliser un de mes plus grands rêves : me rendre au Moyen-Orient.

Le Québec vers la globalisation : Un stage de niveau baccalauréat

par Amy Pouliot-Mathieu
Étudiante de 3^{ème} année, Baccalauréat en anthropologie

Le Baccalauréat en anthropologie nous donne l'opportunité d'avoir accès à un stage dans ce qui est appelé *Formation pratique I, II, III*. En discutant avec les étudiants de 3^{ème} année, vous aurez sûrement la chance d'entendre parler d'expériences très diversifiées allant de la mini-maîtrise dans un autre pays, à l'expérience en milieu de travail en passant par l'aide en recherche auprès d'un professeur.

Dans mon cas, le stage auprès d'Éducation internationale a été une opportunité pour palier à certaines de mes faiblesses et cela m'a permis d'avoir une idée des types d'emplois offerts au niveau du baccalauréat. Je voulais explorer une autre voie que ce que nous offre le système d'éducation dans lequel je gravite depuis près de 19 ans (nous avons beaucoup de chance à Québec, tout de même). Je vais donc chercher à affronter le marché du travail afin de vendre ma force de travail (;-) j'espère que vous avez fait une grimace !), et cela dès la fin de mon baccalauréat. De plus, ce stage a débouché sur un contrat afin de finir l'enquête commencée cet automne, me donnant ma première expérience salariée dans mon domaine.

En plus du travail lié à l'enquête (aider à monter un questionnaire quantitatif, le distribuer et analyser les résultats) et du colloque auquel j'ai participé, j'ai eu la chance de m'intégrer à une

équipe chaleureuse et brillante chargée de développer des projets internationaux pour les commissions scolaires membres de leur coopérative. J'aimerais vous faire part de certaines observations et réflexions qui ont émergé à la fois du « terrain » et de conversations avec d'autres anthropologues et futurs anthropologues.

Dans la coopérative, la globalisation comme phénomène est particulièrement présent. Alors que certaines personnes dans le monde n'ont pas la possibilité de changer de pays ou doivent le faire en voiture ou en autobus et que d'autres, même, menacées par les bombes, ne peuvent voyager, j'ai vu des chargés de projet se déplacer dans différents pays plusieurs fois par année et parfois dans le même mois. L'espace-temps est considérablement accéléré, avec la pression que cela occasionne. Les communications mondiales par internet et téléphone entrent et sortent régulièrement pour organiser des rencontres ; aller dans un autre pays consiste à rencontrer le plus de personnes possible pour revenir au pays avec des résultats.

Comme anthropologues, nous avons la possibilité d'être à la fois observateurs de ce type de phénomène et d'y participer. Dans ce sens, j'appelle à la modestie de chaque étudiant anthropologue. Les professionnels de l'éducation et plusieurs directeurs généraux des commissions scolaires

sont non seulement des professionnels dans leur domaine, mais ils peuvent avoir beaucoup plus d'expériences internationales que nous en tant que bacheliers et bachelières. Le monde administratif du développement, parce que c'est ainsi que je pourrais résumer le domaine dans lequel je travaille, est un monde autant à observer que n'importe quel terrain. Et lorsqu'il y a à critiquer (quoi critiquer ! plutôt conseiller ; ayons un peu de modestie), il faut le faire avec beaucoup plus de diplomatie qu'avec le vocabulaire que l'on trouve dans nos textes théoriques : le but étant de ne pas couper tout dialogue par des accusations hâtives ou des théories trop abstraites, mais plutôt d'apporter une nouvelle réflexion aux personnes que l'on côtoie. N'oublions pas qu'en général les gens ne sont pas mal intentionnés et que nous-mêmes débutions dans le domaine.

Même en sortant du Bacc, nous restons tout de même spécialistes des phénomènes d'altérité en continuant à nous questionner et en nous informant sur les divers sujets que nous abordons sur le plan de notre cheminement scolaire. J'ajouterais en terminant, comme me l'a fait observer ma superviseure, si nous ne faisons rien pour aider les gens à avoir des relations mondiales plus éthiques, ces mêmes personnes vont tout de même tenter d'établir ces contacts et feront des programmes (dans ce cas) avec ou sans nous.

En devenant anthropologues, si l'on en croit le Dictionnaire Septembre des métiers et professions (2002), nous ferons « des recherches sur les sociétés humaines [...], dans le but de mieux les comprendre et de les aider à accepter certains changements technologiques, économiques, sociaux ou culturels ». Il sera aussi de notre devoir « d'étudier les sociétés ciblées et d'observer leur transformation et leur évolution [...] afin de mieux comprendre et expliquer les divers aspects de cette évolution et de permettre, le cas échéant, une meilleure intervention sociale. » Nous aurons également l'opportunité de participer « à la conception et à la réalisation de programmes de développement pour les minorités ethniques et les pays en voie de développement. »

Qui a dit que les sociétés humaines avaient besoin d'anthropologues pour les aider à accepter les changements en leur sein ? Qui a ciblé ces sociétés ? Qui a dit que nous devions étudier leur évolution pour permettre une meilleure intervention ? Qui a dit que les minorités ethniques ont besoin d'être développées ?

Ah, oui, c'est vrai. Des anthropologues l'ont dit, il n'y a pas si longtemps.

Encore des allergies anthropologiques

par Moïse Marcoux-Chabot

Dans une édition précédente du Potlach (Marcoux-Chabot, 2006 (Quel plaisir de se citer soi-même !)), j'ai pris un malin plaisir à recenser des extraits du livre *Les races humaines* (Martial, 1942), extraits qui feraient aujourd'hui réagir tout anthropologue ou étudiant en anthropologie qui se respecte. Appréciant particulièrement la lecture de ces vieux ouvrages aux dérives ethnocentriques et racistes douteuses, que je qualifie de recueils humoristiques pour anthropologues, je poursuis l'exercice par la revue de deux livres achetés pour quelques sous dans des bouquineries de Québec cet hiver.

Bien sûr, prises hors de leur contexte, ces citations peuvent paraître plus significatives qu'elle ne le sont réellement et laissent l'im-

pression que l'ouvrage en entier est écrit sur le même ton. Pourtant, Vallois, critique fortement l'eugénisme dont Martial faisait la promotion dans son ouvrage sur les races. Et Dupeyrat, le missionnaire, fournit de riches descriptions des célébrations papoues et apporte des nuances aux catégories primitif-civilisé. Permettons-nous tout de même d'exercer notre flair antiraciste.

Les races humaines

(Henri V. Vallois, *Collection Que sais-je?*, 1948.)

« Il n'est pas besoin d'avoir beaucoup voyagé pour savoir que rien que par leur couleur, les hommes peuvent être divisés en trois catégories au moins, Blancs, Jaunes et Noirs. » (p.5)

« On emploie parfois l'expression *race française*. C'est un non-sens: la France contient au moins trois races que séparent nettement leurs caractères physiques. » (p.7)

« Dès qu'on aborde les grandes masses qui peuplent la majeure partie des continents, les races, les ethnies et les frontières politiques s'enchevêtrent à qui mieux mieux. C'est le mérite de l'anthropologie moderne que d'avoir su les dissocier. » (p.8)

« Il faut y ajouter une curieuse ressemblance dans la mentalité: d'un bout à l'autre de l'Amérique. les Indiens sont froids, taciturnes, plus ou moins impassibles; le contraste avec la plupart des autres races, même celle des Eskimo, est très net. » (p.98)

« Il y a longtemps que le contact entre races évoluées et races primitives a été fatal à ces dernières. Ces réserves faites, il n'est pas douteux que l'extraordinaire développement de notre civilisation européenne, avec l'expansion des races blanches qui l'a accompagnée, n'ait précipité le processus. » (p.117)

« On ne doit guère se tromper en prévoyant que, d'ici un ou deux siècles, et sans doute beaucoup moins, les Boschimans, les Hottentots, les Aïnou, les Australiens, les Polynésiens, les Négritos, auront fini d'exister en tant que races indépendantes. Leur seule chance de salut serait

la création de réserves analogues à celles déjà instituées pour les espèces animales en voie de disparition. » (p.124)

« Il est probable que, tandis que les régions équatoriales de l'Afrique, et semble-t-il aussi, de l'Inde, resteront occupées par des races noires dont on ne peut prévoir le développement ultérieur, le reste du monde se trouvera partagé entre les quatre ou cinq grandes races blanches d'expansion européenne et les deux ou trois grandes races jaunes d'expansion asiatique. » (p.125)

Jours de fête chez les Papous

(André Dupeyrat, 1954.)

« Est-ce un livre où l'on a déguisé la grave ethnographie avec les falbalas du reportage ? D'aucuns le penseront, peut-être. En tout cas, ce livre est un témoignage, avant tout. [...] Témoignage sur des humains qui vivent à notre époque comme vivaient nos ancêtres de l'âge de la pierre... [...] Témoignage, indirect celui-là, sur l'oeuvre que poursuivent des missionnaires, venus de France, aux confins du monde exploré, au delà des frontières mêmes du monde civilisé. » (p.5)

« À cette lumière de lampe de poche, un esprit réfléchi saura sans doute reconnaître, d'une part, l'urgence dans laquelle se trouvent les *civilisés* de reprendre conscience de leur *âme* et, d'autre part, la nécessité d'apporter le christianisme aux Papous. » (p.5)

« Mais c'est un fait. Les papous n'avaient pas changé depuis vingt siècles ou davantage, et les voilà qui changent à une vitesse effarante depuis quelques dix années, depuis que la guerre – celle de civilisés, bien entendu – effleura leurs rivages en 1942-1943, les exposant ainsi aux effroyables dangers de notre progrès. À cette cadence, le Papou authentique n'existera bientôt plus. J'ai donc tenté de fixer ses traits avant qu'ils ne s'effacent. » (p.6)

« Vendredi, mon boy, se précipita vers moi. Sa bonne figure ronde et brune riait toute: les yeux, sous leur vaste arcade, étincelaient entre mille plis; les larges lèvres légèrement violacées découvraient, brillantes et solides, ses dents de fils de cannibale. Il était frétilant, agité. Ses mains aux doigts effilés tapotaient énergiquement sa taille nue et svelte, les muscles de ses jambes sales et nerveuses avaient des détentes comme celles d'un danseur de ballet prêt à entrer en scène.

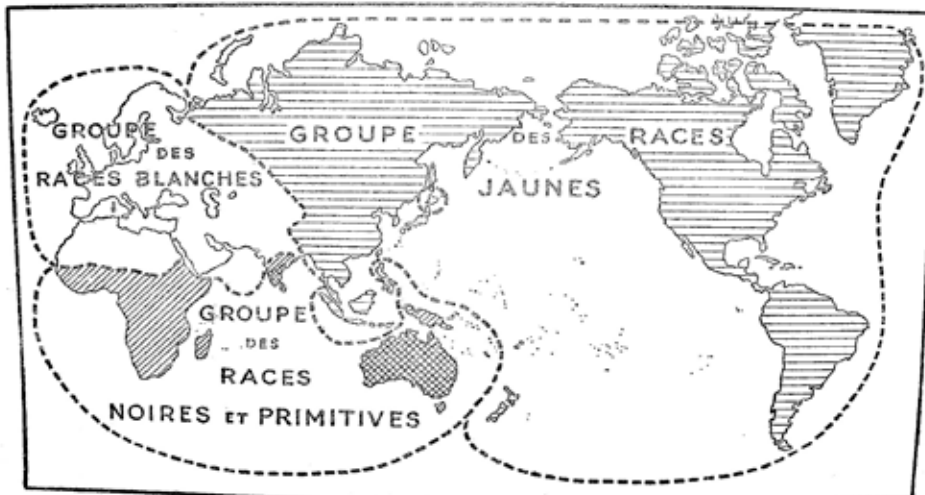
– Eh bien, Vendredi ? Qu'est-ce qui te met dans cet état ?

– Ils arrivent, s'écria-t-il avec enthousiasme !

[...] Ah, zut ! Il faisait si bon se reposer un peu dans la torpeur des midis tropicaux, allongé dans un filet-hamac [...] » (p.11)

« Il faut bien avouer que, parfois, l'isolement au milieu de ces êtres se faisait terriblement sentir. Ces peuplades, en effet, n'étaient formées que d'humains vivant avec un retard de quelques cinq mille ans sur le reste du monde. » (p.12)

« Mais la tradition est la tradition. Il est entendu, chez les Papous comme ailleurs, que, dans les affaires importantes, les femmes ne sont bonnes à rien. » (p.17)



Carte extraite du livre "Les races humaines"



SALON DE L'ANTHROPOLOGIE

23 et 24 février 2008, Montréal
www.aanthq.qc.ca



Dix raisons pour...

par Francis Pelletier

... ne pas écrire dans le Potlach

Je n'ai pas le temps.
Ma grand-mère est morte. Encore.
Je n'écoutais pas le délégué aux communications. Encore.
Je suis en plein terrain.
J'ai peur d'être censuré.
Je n'ai pas de bras.
Je préfère ne rien faire à l'Anthropos Café.
J'ai de la vaisselle à faire à l'Anthropos Café
Je n'ai toujours rien compris au structuralisme.
J'é peur ke lé jen voi ke je c pa ecrir.
« Je hais les voyages et les explorateurs. »

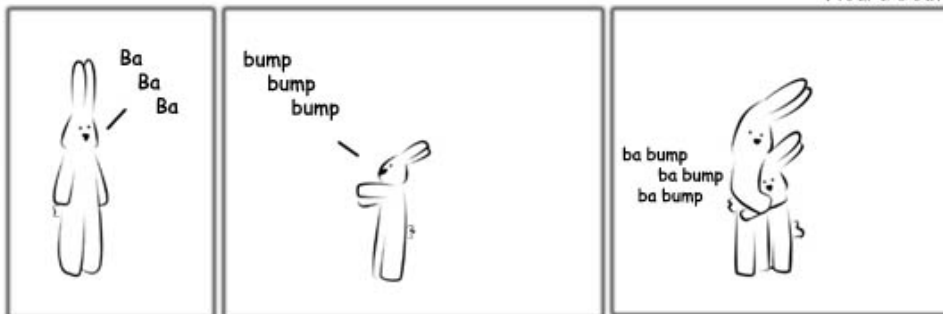
... écrire dans le Potlach

Je préfère écrire pour le journal que de lire mes textes obligatoires.
Peut-être que je pourrai mentionner ma participation dans mon C.V.
J'ai vraiment envie de critiquer Margaret Mead.
J'ai trouvé un vieux texte dans le fond de mon tiroir.
Je recherche la gloie et le prestige.
J'ai du temps à perdre.
Je veux être sexuellement attirantE.
J'en peux plus d'être seule.
Je veu aprende a écrire.
Je veux avoir de plus gros Potlach à détruire.

NDLR: La rédaction du Potlach n'est pas responsable des lacunes en mathématiques de ses contributeurs et tient à rappeler qu'il y a bien plus de dix bonnes raisons pour écrire dans le Potlach. Nous sommes certains qu'à vous seuls, vous avez au moins quatre bonnes raisons pour écrire dans le prochain numéro.



Heard beat



1001 Bunnies

Endymion & SickNarsh

LA PUBLICATION DU JOURNAL POTLACH EST
RENDUE POSSIBLE GRÂCE AUX COTISATIONS
ÉTUDIANTES VERSÉES À L'AEÉA ET AUX
CONTRIBUTIONS ÉTUDIANTES DÉVERSÉES DANS
NOTRE BOÎTE DE COURRIER ÉLECTRONIQUE.

**ENVOYEZ VOS TEXTES:
AEEA@ASSO.ULVAL.CA
PROCHAINE PARUTION EN MARS**

**ÉQUIPE DU POTLACH:
SÉBASTIEN DEBLOIS ET MAXIME LAMOUREUX
POUR LA COORDINATION ET LA CORRECTION.
MOÏSE MARCOUX-CHABOT POUR LA MISE EN
PAGES.**